

là où Gall¹ place la faculté du calcul. Il porte un coillier de barbe d'un blond éclatant et ses moustaches sont rasées comme c'est la mode pour beaucoup d'Américains. Il est tout de blanc vêtu et, bien qu'il fasse nuit et que l'on joue à la lumière des chandelles, il porte un pince-nez de verres fumés et regarde au travers des lentilles avec une intense concentration. Du côté des pièces noires, il y a un Noir, un vrai Éthiopien, aux lèvres charnues, sans un poil de barbe sur le visage et la chevelure laineuse comme une tête de mouton. Chez lui, ce sont les bosses de l'astuce et de la ténacité qui sont très prononcées. On n'arrive pas à voir ses yeux car son visage est penché sur la partie qu'il est en train de disputer avec l'autre.

ARRIGO BOITO

idées fixes, trop fixes





idées fixes,
trop fixes

Olivier Favier et l'éditeur tiennent à remercier très chaleureusement Marie-Noël Rio pour sa précieuse collaboration, ainsi que Pierre Bernfeld pour son implication dans la réalisation de cet ouvrage.

Le Fou noir (L'alfier nero) et *Le Poing fermé (Il pugno chiuso)*
ont été traduits par Jacques Parsi,
Iberia et *Le Trapèze (Il trapezio)* par Olivier Favier.

Pour la traduction française du *Fou noir* et du *Poing fermé*
© Actes Sud, 1987

Pour la traduction d'*Iberia* et du *Trapèze*, ainsi que pour
la postface, © Les Éditions du Sonneur, 2007
ISBN : 978-2-916136-07-3
Dépôt légal : mai 2007
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

ARRIGO BOITO

idées fixes, trop fixes

Traduit de l'italien par Jacques Parsi et Olivier Favier

Postface d'Olivier Favier



Mon âme aujourd'hui est devenue sombre,

Et mon livre noir.

Arrigo Boito, *Le Livre des vers*

LE FOU NOIR

QUE CELUI QUI SAIT JOUER AUX ÉCHECS prenne un échiquier, le dispose en bon ordre devant lui et qu'il imagine ce que je vais décrire.

Qu'il imagine du côté des pièces blanches un homme au visage intelligent, deux fortes bosses saillantes sur son front, un peu au-dessus des sourcils, là où Gall¹ place la faculté du calcul. Il porte un collier de barbe d'un blond éclatant et ses moustaches sont rasées comme c'est la mode pour beaucoup d'Américains. Il est tout de blanc vêtu et, bien qu'il fasse nuit et que l'on joue à la lumière des chandelles, il porte un *pince-nez*² de verres fumés et regarde au travers des lentilles avec une intense concentration. Du côté des pièces noires, il y a un Noir, un Éthiopien, aux lèvres charnues, sans un poil de barbe sur le visage et la chevelure laineuse comme une tête de mouton. Chez lui, ce sont les bosses de l'astuce et de la ténacité qui sont très prononcées. On n'arrive pas à voir ses yeux car son visage est penché sur la partie qu'il est en train de disputer avec l'autre. Ses vêtements sont si sombres qu'on le croirait vêtu de deuil. Ces deux hommes

de couleur opposée, muets, immobiles, qui se combattent avec leur cerveau, le Blanc avec les pièces blanches, le Noir avec les noires, sont étranges, presque solennels, et comme marqués par la fatalité. Pour savoir qui ils sont, il convient de faire un saut en arrière de six heures et de bien écouter les discours que tiennent quelques étrangers dans le salon de lecture du principal hôtel d'une des plus fameuses villes d'eau suisses. L'heure est celle que les Français appellent « *entre chien et loup*³ ». Les garçons de l'hôtel n'avaient pas encore allumé les lumières. Les meubles du salon et les gens qui conversaient étaient comme noyés dans la pénombre toujours plus dense du crépuscule. Sur la table des journaux bouillait un samovar au-dessus d'une grande flamme d'esprit-de-vin. Cette demi-obscurité facilitait le mouvement de la conversation. On ne distinguait pas les visages, on entendait seulement les voix qui tenaient ces propos :

– J'ai lu aujourd'hui sur la liste des nouveaux arrivés le nom barbare d'un natif de Morant-Bay⁴.

– Oh, un nègre !

– Je l'ai vu, Milady. On dirait Satan en personne.

– Je l'ai pris pour un orang-outang.

– Lorsqu'il est passé à côté de moi, j'ai cru à un assassin qui se serait barbouillé le visage de noir.

– Et moi, mesdames et messieurs, je le connais et je puis vous assurer que ce Noir est le gentleman le plus accompli de cette terre. Si sa biographie ne vous est

pas connue, je vais vous la raconter en quelques mots. Ce Noir, natif de Morant-Bay, a été amené en Europe encore enfant par un spéculateur qui, voyant que la traite des esclaves en Amérique n'était pas commode et qu'elle ne lui rapportait pas assez, pensa tenter une petite traite de grooms en Europe. Il embarqua secrètement une trentaine de négrillons, petits-enfants de ses vieux esclaves, et il les vendit à Londres, à Paris, à Madrid pour deux mille dollars chaque. Notre Noir est l'un de ces trente grooms. La fortune a voulu qu'il arrivât entre les mains d'un vieux lord sans famille, lequel après l'avoir tenu cinq ans derrière son carrosse, se rendit compte que le gamin était honnête et intelligent ; il en fit son domestique, puis son secrétaire, puis son ami et, en mourant, l'héritier de tous ses biens. Aujourd'hui, ce Noir (qui, à la mort de son lord, abandonna l'Angleterre et s'installa en Suisse) est l'un des plus riches propriétaires du canton de Genève. Il a d'admirables plantations de tabac et, par un secret à lui dans le creux de ses feuilles, il fabrique les meilleurs cigares du pays. D'ailleurs, regardez, ces Vevay que nous fumons en ce moment viennent de ses magasins ; je les reconnais à cette marque triangulaire imprimée à la moitié à peu près de leur robe. Les Genevois appellent ce brave Noir Tom ou l'Oncle Tom parce qu'il est charitable et magnanime. Ses fermiers le vénèrent, ils le bénissent. Du reste, il vit tout seul, il

fuit les amis et les relations. Il ne lui reste qu'un unique frère à Morant-Bay ; aucun autre parent. Il est encore jeune mais une cruelle phtisie le tue lentement ; il vient ici tous les ans pour prendre les eaux.

– Pauvre Oncle Tom ! Ce frère qu'il a pourrait bien avoir été décapité par la guillotine de Monklands à l'heure qu'il est. Les dernières nouvelles des colonies font état d'un terrible soulèvement d'esclaves, furieusement combattu par le gouverneur britannique. À ce sujet, voici ce que raconte le dernier numéro du *Times* : « Les soldats de la reine recherchent un Noir du nom de Gall-Ruck qui s'est mis à la tête de la révolte avec une bande de six cents hommes, etc. »

– Bon Dieu ! s'exclama une voix de femme. Mais quand donc finiront ces luttes mortelles entre les Blancs et les Noirs ?

– Jamais, répondit quelqu'un dans l'obscurité. Tout le monde se tourna du côté de celui qui avait proféré ces paroles. Là, s'abandonnant dans un fauteuil, avec la désinvolture élégante qui distingue le vrai gentleman du gentleman d'industrie, un homme se détachait dans l'ombre par ses vêtements très clairs.

– Jamais, reprit-il lorsqu'il se sentit observé, jamais parce que Dieu a mis la haine entre la race de Cham et celle de Japhet⁵, parce que Dieu a séparé la couleur du jour d'avec la couleur de la nuit. Voulez-vous entendre un exemple de cet antagonisme acharné entre les deux couleurs ? Il y a trois ans, j'étais en

Amérique et je combattais, moi aussi, pour la bonne cause ; je voulais, moi aussi, la liberté des esclaves, l'abolition des chaînes et du fouet bien que je fusse propriétaire de bon nombre de Noirs dans le Sud. J'armai de carabines mes hommes en leur disant : "Vous êtes libres. Voici un tube de bronze, des balles de plomb, regardez bien, tirez juste, libérez vos frères." Pour leur apprendre à tirer, j'avais fait dresser une cible au milieu de mes terres. Cette cible était formée d'un point noir, gros comme une tête, dans un cercle blanc. L'esclave a l'œil très précis, le bras fort et ferme, l'instinct de la chasse comme le jaguar, en un mot il a toutes les qualités d'un bon tireur ; mais aucun de ces Noirs ne touchait la cible, toutes les balles manquaient le but. Un jour, le chef des esclaves, s'approchant de moi, me donna avec son parler fantastique et imagé ce conseil : "Patron, changez la couleur. La cible a un visage noir. Faites-lui un visage blanc et nous viserons juste." Je changeai la disposition du cercle et je mis le blanc au centre. Alors, sur cinquante Noirs qui tirèrent, quarante tirèrent comme ceci... », et en disant ces derniers mots, le conteur prit un pistolet de salon qui se trouvait sur la table, visa pour autant que l'obscurité le lui permettait une petite cible accrochée sur le mur opposé et tira. Les dames eurent peur, les hommes coururent à la flamme du samovar, la prirent et allèrent constater de près la précision du coup. Le centre était percé

comme si l'on avait pris la mesure exacte avec un compas. Tout le monde regarda stupéfait cet homme qui, avec une courtoisie exquise, demanda aux dames pardon pour la détonation soudaine, ajoutant :

– J'ai voulu finir avec une image un peu détonante, autrement vous ne m'auriez pas cru.

Personne n'osa douter de la véracité du récit.

Puis il continua :

– Mais en combattant pour la liberté des Noirs, je me suis convaincu que les Noirs ne sont pas dignes de la liberté. Ils ont l'esprit obtus et des instincts féroces. Il ne faut pas mettre le bonnet phrygien sur l'angle facial du singe.

– Donnez-leur une éducation, répondit une dame, et leur angle facial s'élargira. Mais pour que cela arrive, n'opprimez pas les esclaves par votre tyrannie, et les affranchis par votre mépris. Admettez-les à vos tables, à vos réunions, dans vos écoles, tendez-leur la main.

– J'ai passé ma vie à cela, madame. Je suis une sorte de Diogène du Nouveau Monde. Je cherche l'homme noir mais jusqu'à présent, je n'ai trouvé que la bête.

À ce moment-là parut sur le seuil un domestique avec une grande lampe allumée. Tout le salon fut éclairé en un instant. Alors, on vit dans un coin, assis, immobile, l'Oncle Tom. Personne ne savait qu'il était dans le salon. L'obscurité l'avait caché. Quand on s'aperçut de sa présence, il se fit un long silence. Les

regards des gens passaient du Noir à l'Américain. L'Américain se leva, dit quelque chose à l'oreille du domestique et revint s'asseoir. Le silence continuait. Le domestique reparut avec une bouteille de Xérès et deux verres. L'Américain remplit jusqu'au bord les deux verres, en prit un dans la main ; le domestique passa avec l'autre à côté du Noir.

– Monsieur, à votre santé ! dit l'Américain au Noir, levant son verre dans la direction de celui-ci comme le veut le rituel de la table anglaise.

– Merci, monsieur, à la vôtre ! répondit le Noir, et ils burent ensemble. Dans l'accent du Noir, il y avait une gentillesse tendre et timide, et une très grande tristesse. Après ces quelques mots, il se réfugia dans son silence, se leva, prit sur la table des journaux le dernier numéro du *Times* et lut avec une vive attention pendant dix minutes.

L'Américain, qui cherchait un prétexte pour renouer le dialogue, se dirigea vers le coin où lisait Tom et lui dit avec une délicate courtoisie :

– Ce journal n'a rien de gai pour vous, Monsieur ; pourrais-je vous proposer une distraction quelconque ?

Le Noir interrompit sa lecture et se leva avec un digne respect devant son interlocuteur.

– Permettez-moi de vous serrer la main, reprit l'autre, je m'appelle sir George Anderssen. Puis-je vous offrir un havane ?

– Non, merci. Fumer me fait mal.

Et l'Américain, jetant le cigare qu'il avait aux lèvres, demanda de nouveau :

– Puis-je vous proposer une partie de billard ?

– Je ne connais pas ce jeu, je vous remercie, monsieur.

– Puis-je vous proposer une partie d'échecs ?

Le Noir vacilla, puis reprit :

– Oui, j'accepte volontiers cette partie.

Et ils se dirigèrent vers une petite table de jeu qui était de l'autre côté du salon. Ils prirent deux chaises et s'assirent l'un en face de l'autre. L'Américain jeta les pièces sur l'étoffe verte de la table pour les distribuer en bon ordre sur l'échiquier. Celui-ci était d'un travail quelconque, à petits carreaux de bois d'une marqueterie grossière, mais les pièces étaient de vrais objets d'art.

Les pièces blanches étaient d'un ivoire très fin, les noires en bois d'ébène. Le roi blanc et la reine blanche portaient sur la tête une couronne d'or ; le roi noir et la reine noire une couronne d'argent ; les quatre tours étaient portées par quatre éléphants comme dans les anciens échiquiers persans. Le précieux travail de ces pièces les rendait très fragiles. Au choc qu'ils prirent lorsque l'Américain les renversa sur la table, un fou se brisa.

– Quel dommage ! dit Tom.

– Ce n'est rien, reprit l'autre, on va le réparer.

Il se leva, se dirigea vers le secrétaire, alluma une chandelle, prit un peu de cire à cacheter, la chauffa, en enduisit du mieux qu'il put les deux morceaux du fou, le reconstitua et rapporta à son compagnon la pièce réparée. Puis il dit en riant :

– Le voici ! Si l'on pouvait recoller ainsi la tête des hommes !

– Aujourd'hui, à Monklands, nombreux sont ceux qui en auraient besoin, répondit le Noir dans un sombre sourire.

L'accent de cette phrase réveilla chez l'Américain une impression de stupeur, de compassion, d'offense, de dégoût. Tom continua :

– Avec quelle couleur jouez-vous, monsieur ?

– Avec l'une ou l'autre, sans préférence.

– Si cela vous est indifférent, prenons chacun les nôtres. À moi les noirs, si vous permettez.

– Et à moi les blancs. Très bien.

Ils se mirent à disposer les pièces sur leurs cases, s'aidant mutuellement avec une égale gentillesse dans leur rangement. Quand il le pouvait, le Noir mettait en place un pion blanc, et le Blanc lui rendait la politesse en mettant à leur place certaines pièces noires. Lorsque tout fut rangé, Anderssen dit :

– Je vous avertis que je suis assez fort. Je pourrais demander de vous donner l'avantage d'une pièce, d'une tour, par exemple.

– Non.